LA CLARINETTE

VASSILIS ALEXAKIS

LA CLARINETTE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN 978-2-02-116770-2

© Éditions du Seuil, février 2015,
à l'exception de la langue grecque

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Aux enfants de Jean-Marc,
Gabriel et Dina,
Armand,
Tom et Alphonse.

1

J'ai commencé à écrire ce texte en grec. Mon dernier livre, comme tu le sais, je l'ai d'abord écrit en français. J'ai eu du plaisir à le rédiger, à parcourir de long en large le beau jardin du Luxembourg, j'ai néanmoins songé que c'était peut-être le dernier ouvrage que je composais dans cette langue, que j'étais en train de prendre congé de la France. Cela fait un moment, tu le sais aussi, que Paris ne m'inspire plus aucun enthousiasme. Il faut croire que tous les lieux finissent par lasser.

Jadis je voyais des personnages de roman partout. Je guettais le moindre bruit insolite, je me demandais, comme dans les romans justement, d'où il venait, ce qu'il signifiait. Les jambes des vendeuses me ravissaient, je soulevais toutes les jupes. Je prenais avec plaisir le métro, j'examinais les voyageurs, je cherchais à décrypter leur mystère. Hélas, ce n'est plus le cas aujourd'hui : la présence des autres m'insupporte plutôt, je trouve qu'ils prennent trop de place, je souhaite qu'ils descendent tous à la prochaine. Même les musiciens qui surgissent parfois dans le compartiment m'indisposent. Je constate d'ailleurs que, les touristes mis à

part, personne ne les accueille avec bienveillance. Les usagers ordinaires les considèrent du même air maussade qu'ils se dévisagent entre eux. Ma mauvaise humeur est largement partagée en fait. Je suis peut-être devenu un vrai Parisien.

Seuls les chômeurs qui font la manche suscitent encore ma sympathie. Ils tiennent leur petit discours le dos appuyé sur la portière, le regard tourné vers le plafond du wagon, un peu comme on prie dans les églises. Leurs baskets sont en piteux état, elles prennent sûrement l'eau les jours de pluie. Je leur donne d'autant plus volontiers une pièce que cela me permet de me démarquer de mes voisins. « Vous êtes des monstres », murmuré-je en fouillant dans mon porte-monnaie.

Nombre de ces malheureux, la moitié peut-être, sont des étrangers. Ils prononcent les mots avec beaucoup d'application, comme si la moindre faute pouvait motiver leur reconduite à la frontière. Récemment, sur la ligne Boulogne-Austerlitz, j'ai croisé un jeune homme qui, lui, ne parlait pas un mot de français. Il s'est adressé aux voyageurs dans une langue totalement incompréhensible, d'un air parfaitement tranquille : il ne se doutait apparemment pas que personne ne le comprenait. « Même s'il avait parlé en français, personne ne l'aurait compris », ai-je pensé. J'ai eu l'idée que mon épopée parisienne pourrait s'achever par l'apparition d'un jeune homme à l'identité incertaine usant de mots inconnus devant un public médusé. « Médusé » est un mot grec, bien sûr, comme « épopée » d'ailleurs. Aurais-je tendance à emprunter davantage au vocabulaire grec que ne le font en général mes confrères parisiens ? Les mots grecs me

remettent en mémoire que le français n'est pas ma langue maternelle, ils me rappellent à l'ordre en quelque sorte.

Il paraît que la solitude à laquelle sont condamnés les gens qui vivent dans la rue, car ils ne se fréquentent guère entre eux et tout le monde les évite, leur fait perdre rapidement l'usage des mots. J'ai mené une petite enquête sur ce sujet, pour les besoins de mon dernier livre.

– Ils s'expriment dans un français qui n'est plus du français, qui ne ressemble à rien, m'ont déclaré plusieurs assistants sociaux. Leur langage est fait de grognements parsemés d'injures.

– Est-ce qu'il leur arrive de chanter ?

– Ça leur arrive, en effet… Mais ils ont du mal avec les paroles… Avec la musique aussi d'ailleurs.

Je me suis demandé si les SDF grecs avaient autant de mal à s'exprimer. Est-ce qu'on oublie plus facilement les langues qui sont difficiles à apprendre ?

Certains SDF diffusent une modeste revue, *L'Itinérant*, dont le prix de vente, qui est de deux euros, leur revient à moitié. J'en ai acheté le numéro hors série qu'elle consacre à l'histoire du métro et de ses stations. Je l'ai rangé dans la poche arrière de mon gilet. Il est peu probable que je l'ouvre un jour. Il m'a rappelé néanmoins que j'avais sollicité autrefois un logement près du métro Sully-Morland, dans le 4e arrondissement. Le propriétaire avait rejeté ma candidature : non seulement mes revenus lui avaient paru insuffisants, mais en plus il avait estimé quelque peu prétentieux de la part d'un étranger fraîchement débarqué de vouloir habiter à cinq minutes de l'Hôtel de Ville et à deux pas de la Seine. Je n'avais

pas été vexé par son refus. J'avais pensé que même mes amis parisiens les plus proches auraient jugé incongrue mon installation dans ce quartier :

– Ah bon, tu habites Sully-Morland ? se seraient-ils étonnés. Comment se fait-il donc ?

Le propriétaire en question m'avait conseillé d'orienter mes recherches sinon vers la banlieue, tout au moins vers les arrondissements périphériques. Il n'avait pas tort : j'ai d'abord trouvé à me loger dans le 16e, puis dans le 18e, ensuite dans le 19e. Aujourd'hui j'habite le 15e : c'est dire qu'en quarante ans de vie parisienne je n'ai pas réussi à me rapprocher vraiment du centre. Je dois reconnaître que j'ai aussi habité à la frontière du 6e et du 14e, boulevard Raspail, mais pendant une si courte période qu'elle ne compte pas vraiment.

Il y a trois ans, à la suite d'une opération à la jambe qui m'avait provisoirement handicapé, j'ai déposé, comme tu m'as fortement encouragé à le faire, une demande de logement social à la mairie de Paris où l'on m'a demandé quel quartier avait ma préférence.

– Sully-Morland, ai-je répondu sans grande conviction.

Ni l'exiguïté de mon studio, ni le fait qu'il soit situé au cinquième étage d'un immeuble sans ascenseur n'ont ému la mairie, qui ne m'a jamais répondu. Je n'ai aucune peine à croire qu'il existe une foule de gens plus mal lotis que moi. De toute façon, mon intention de passer dorénavant davantage de temps à Athènes qu'à Paris rend mon studio plus acceptable : peu satisfaisant en tant que résidence principale, il a forcément meilleure mine comme chambre d'hôtel.

Qui était donc Sully-Morland ? Un maréchal d'Empire ?

un botaniste ? un comédien célèbre ? Je ne suis pas curieux de le savoir.

Je t'ai confié un jour à l'hôpital Saint-Joseph que les trajets par le métro me paraissaient désormais interminables.

– Il ne met pourtant qu'une minute et demie pour aller d'une station à l'autre, t'ai-je renseigné car tu n'utilisais guère ce mode de transport. Eh bien, cette minute et demie est devenue trop longue. J'en veux au conducteur qui n'accélère pas assez, je songe à incendier son pavillon de banlieue.

Tu étais assis dans un fauteuil sophistiqué qui pouvait se transformer en lit, dans une salle commune aux placards jaunes, entouré d'autres patients. Tu avais les yeux mi-clos. Tu ne les ouvrais que pour inspecter le tuyau qui reliait la poche de sang à ta veine. Les traitements que tu subissais depuis un an avaient arrondi tes joues et fait disparaître tes cheveux. Ils t'avaient rajeuni et vieilli en même temps.

– Tu en as marre de Paris probablement, as-tu commenté. Tu te venges toujours de tes ennemis en mettant le feu à leur baraque ?

– Parfois je leur enfonce un bâton de dynamite dans le derrière. Ils ont beau me supplier, me parler de leurs enfants en bas âge, j'allume quand même la mèche. « Les orphelins réussissent très bien dans la vie », leur rétorqué-je.

– Ce n'est pas faux, as-tu confirmé.

Puis tu m'as dit :

– Il faudra que mes enfants apprennent à grandir sans père.

Sur la table roulante il y avait un paquet de journaux, ton portable, une petite bouteille d'eau minérale et un yaourt aux fruits. Les infirmières se déplaçaient légères comme des anges. Tes soucis avaient commencé un an plus tôt, plus d'un an. Ils avaient commencé en fait après que je m'étais complètement remis de mon opération en été 2011.

– Il suffit que l'un de nous deux soit en bonne santé, disais-tu.

Je connaissais l'hôpital Saint-Joseph puisque c'est là que je faisais contrôler tous les six mois le pontage qu'on m'avait fait à Aix à l'une des artères de ma jambe gauche. Tu avais été opéré deux fois déjà. Je comparais nos cicatrices : celle que tu portais à l'arrière du crâne était parfaitement droite et plus petite que la mienne qui formait une courbe à côté du genou. Avais-tu eu affaire à un chirurgien plus doué que celui d'Aix ? Je trouvais que ta cicatrice se voyait moins.

– À Paris on se soucie davantage qu'en province de l'aspect esthétique des opérations, assurais-tu.

Ta première opération au poumon, que tu avais subie à l'Hôtel-Dieu, ne t'avait quasiment laissé aucune trace, juste trois ou quatre points noirs sur le dos. Je ne suis pas sûr cependant que le médecin qui l'avait pratiquée était un bien grand artiste car il avait touché par mégarde le nerf de tes cordes vocales : l'intervention avait été une réussite, mais tu avais été privé de voix pendant trois ou quatre mois.

– Est-ce que les chirurgiens grecs ont le sens du beau, à ton avis ?

– Mais certainement ! protestais-je. On les initie à l'art

dès leur plus jeune âge en leur faisant visiter l'Acropole, le Musée archéologique, l'Agora !

Nous riions parfois. Tes voisins ne faisaient guère attention à nous : ils s'étaient réfugiés au fond de leur être, de sorte que rien ne pouvait les atteindre. Tu t'endormais subitement. Je me promenais alors à l'extérieur en fumant ma pipe. Je faisais le tour du jardin de l'hôpital, où poussaient de petits arbres dont les branches, prisonnières d'un écheveau de fils de fer, revêtaient des formes géométriques. On aurait dit des arbres savants, qui produisaient sans doute des fruits carrés. J'en avais vu de semblables à la pépinière du jardin du Luxembourg. Mon livre était sorti en septembre, les critiques étaient bonnes, tu espérais que nous aurions un prix.

– Nous en avons eu deux, me rappelais-tu, pourquoi pas un troisième ?

Combien de prix avais-tu obtenus pour tes auteurs depuis tes débuts dans l'édition en 1974 ? Plus d'une dizaine, n'est-ce pas ? Une vingtaine peut-être ? Tu ne disposais pas des moyens de pression que possèdent les grandes maisons, il faut donc convenir que tu te débrouillais pas mal. Que disais-tu aux jurés pour les convaincre ? Tu savais en tout cas trouver les mots qu'il fallait. Tu avais cet avantage sur les autres éditeurs que tu étais le seul à exercer parallèlement le métier d'auteur. Tu parlais le même langage que les jurés. Tu les écoutais avec infiniment de patience même quand ils avaient l'indélicatesse de te raconter par le menu leurs ennuis de santé. Ils étaient tous au courant, bien entendu, du mal dont tu étais atteint. Tu espérais jusqu'au

bout, et parfois contre toute attente tu gagnais. À deux heures du matin, la veille des scrutins, tu étais encore au téléphone.

Je passais aussi du temps dans la salle d'attente, une petite pièce où je ne rencontrais jamais personne. Je regardais par la baie vitrée une autre aile de l'hôpital, j'observais le va-et-vient des infirmières et des médecins. J'avais repéré un homme tout petit, dont je n'apercevais que la tête. Était-ce un malade dans un fauteuil roulant ? Un médecin nain ? Est-ce que les écoles de médecine acceptent les nains ? Comment font-ils pour ausculter les patients ? Montent-ils sur un tabouret ? Une reproduction de la chambre de Van Gogh à Arles, imprimée sur un carton rigide, était posée par terre contre un mur. J'avais noté que le lit relativement étroit du peintre possédait deux oreillers placés côte à côte. Je lisais attentivement les annonces affichées sur le mur opposé, concernant par exemple une sortie champêtre à Champigny, le village des impressionnistes, comme si je faisais partie du personnel de l'hôpital. J'ai emporté de cette pièce, en guise de souvenir, deux prospectus trouvés au milieu de quelques vieux exemplaires du *Figaro Madame* : l'un venait d'une société nommée Au Bonheur des Dames, comme le roman de Zola, qui se proposait de réconforter les femmes atteintes d'un cancer en leur fournissant des foulards, des perruques et des prothèses mammaires ; l'autre était issu d'une entreprise de pompes funèbres : elle offrait une montre aux personnes qui feraient appel à ses services dans un délai relativement court. Je ne sais plus ce que j'ai fait de ces documents, mais je les retrouverai sans doute. Il me semble qu'on voyait bien la

montre sur le second prospectus. Je me demande quelle heure elle pouvait indiquer.

Au fur et à mesure que tu reprenais des couleurs, mes forces déclinaient. Au bout de deux heures j'avais l'impression d'avoir quitté la ville depuis longtemps, de m'en être terriblement éloigné. Est-ce le silence qui me pesait tant ? Il y avait bien une cafétéria mais elle était aussi peu animée que le reste de l'hôpital. Les clients attablés parlaient si bas qu'on ne les entendait guère. On aurait dit des conspirateurs échangeant des secrets. Je me demandais si le kiosque installé dans le hall proposait les mêmes journaux que ceux qui étaient vendus à l'extérieur. Je préférais néanmoins t'acheter *Le Monde* en sortant du métro, avant de franchir le seuil de l'hôpital. Et puis je décelais dans le regard que me portaient les infirmières une suspicion croissante : se posaient-elles des questions sur mon état de santé ? Songeaient-elles à me faire endosser de force un pyjama ? Je ne mettais pas plus de dix minutes pour rentrer chez moi, où j'étais assailli de remords : « Pourquoi es-tu parti si vite ? m'interrogeais-je sévèrement. Qu'est-ce que tu as à faire ici ? » Je n'avais rien à faire en effet. Les séances de transfusion ne duraient que quelques heures : à la fin du jour tu regagnais aussi ton appartement. Il me semble que tu rentrais seul en taxi. La station de métro la plus proche de Saint-Joseph était Plaisance : je sais que ce nom garde le souvenir d'un beau parc qui se trouvait là autrefois.

J'élabore un livre que je n'avais pas prévu, j'écris sous la dictée des événements. J'avais envisagé un texte sur la crise grecque et aussi sur la mémoire. Mon intérêt pour la mémoire avait été éveillé par un oubli : je m'étais rendu compte, soudainement pourrais-je dire, que j'avais oublié le mot clarinette. Étais-je en train de réfléchir en grec ou en français ? Je n'ai pas tardé à constater que je l'avais oublié dans les deux langues. En fait, c'est le même mot qu'on emploie en grec, puisqu'on dit *clarineto*. Je me suis figuré l'instrument, je l'ai même agrandi, je me suis rappelé le genre de son qu'il produit, mais je ne pouvais pas retrouver son nom. Je fus pris de panique : j'ai énuméré tous les instruments de musique que je connaissais, puis tous les outils de menuiserie, persuadé que d'autres termes tout aussi ordinaires avaient déserté ma mémoire. J'ai été tenté de passer également en revue les diverses formes de chapeaux, du casque à cimier à la toque des popes, mais je m'en suis abstenu : j'ai eu le sentiment que j'étais en train de glisser sur une pente dangereuse. Comment faire pour retrouver un mot oublié ? Mes yeux se sont portés sur le dictionnaire, mais à quelle lettre devais-je l'ouvrir ? J'ai eu la certitude que le mot tout entier me reviendrait à l'esprit si seulement je parvenais à identifier sa lettre initiale. J'ai interrogé une à une toutes les lettres de l'alphabet en laissant à chacune le temps de rassembler ses souvenirs, mais aucune n'a voulu me mettre sur la bonne voie. Je me suis attardé un peu plus longuement sur le *p* : j'ai cru un instant que clarinette commençait par cette lettre. « Mais non, ai-je pensé, ce n'est que l'initiale du mot piano. » J'ai essayé de me consoler en me disant que beaucoup de

personnes étaient peut-être dans l'ignorance du nom de cet instrument mais qu'elles ne le savaient pas, n'ayant pas essayé de se le rappeler. « Il regagnera ma mémoire quand j'aurai cessé de le chercher. » Mais il est difficile de faire abstraction du vide laissé par un mot absent, il devient vite considérable : les trous de mémoire sont des gouffres qui peuvent vous engloutir tout entier.

Ayant perdu le mot clarinette dans ma chambre, j'ai eu la conviction pendant un long moment que c'était forcément l'endroit où je devais le retrouver. Mais peu à peu il m'est apparu que les dimensions réduites de mon logement formaient un obstacle à ma réflexion et que ses murs blancs ne pouvaient m'être d'aucun secours. J'ai pris ainsi la décision de poursuivre ma quête à l'extérieur et j'ai quitté ma chambre. Je voyais des clarinettes partout : les baguettes de pain de la boulangerie, exposées dans des paniers en osier, étaient des clarinettes ; les feux de signalisation étaient fixés sur des clarinettes ; les manches des parapluies, car il pleuvait, étaient des clarinettes. Mais je ne parvenais toujours pas à me remémorer le mot effacé. J'ai parcouru la modeste rue Juge où j'habite, j'ai tourné à gauche dans la rue Violet, qui n'est guère plus animée, j'ai débouché, non sans espoir, sur le boulevard de Grenelle : le pont aérien où passe le métro était soutenu par des clarinettes. À l'angle de ce boulevard et de l'avenue de La Motte-Picquet, à la terrasse du café Le Pierrot, un homme fumait une clarinette. L'idée m'a effleuré d'arrêter un passant pour lui demander le nom de l'instrument comme on demande son chemin, mais je ne voulais pas admettre ma défaite. L'avenue de La Motte-Picquet m'a conduit au Champ-de-Mars, qui fait face à l'École

militaire : à l'autre extrémité de cette esplanade, à la place de la tour Eiffel, se dressait une gigantesque clarinette. J'aurais probablement fondu en larmes si un vieux touriste asiatique ne m'avait confié au même moment qu'il voulait se rendre à l'aérogare des Invalides. J'avais beau savoir qu'elle était toute proche, j'ai été incapable de lui indiquer la direction qu'il devait prendre. C'est bien à cette aérogare que je prenais autrefois le car pour Orly, au temps où les avions pour la Grèce partaient de cet aéroport. « Je finirai par tout oublier », ai-je pensé pendant que l'Asiatique s'adressait à une jeune fille. Je me suis demandé si l'instrument dont je cherchais si désespérément le nom était connu en Asie.

J'ai éprouvé le besoin de te faire part de mon désarroi. Me comprendrais-tu ? Tu avais une excellente mémoire, tu te souvenais de plusieurs dizaines de numéros de téléphone par cœur, alors que je n'en ai jamais retenu plus de trois ou quatre. Tu connaissais mes livres bien mieux que moi : tu me rappelais parfois que j'avais déjà raconté dans un autre de mes textes telle anecdote, telle scène.

– Tu es sûr ? m'étonnais-je.

Tu ne te trompais pas. Peut-être pour donner un sens à ma défaillance, j'ai imaginé que l'oubli pourrait être le sujet de mon prochain roman. Mais ce n'était pas le moment d'y penser car je n'avais pas encore fini le précédent, où les souvenirs de mon enfance occupaient une place considérable. Il faut dire que c'étaient des souvenirs à moitié inventés, qui ne m'avaient coûté aucun effort de mémoire. « Quand j'aurai retrouvé le mot qui m'échappe je le ferai tatouer sur mon bras, comme ça il ne m'échappera plus. » J'ai continué à espérer, pendant le

trajet, qu'il surgirait tout seul du fond de ma mémoire, j'ai même rêvé que des musiciens entraient dans le wagon, l'un d'eux jouant de l'instrument sans nom. Mais pour une fois aucun musicien ne s'est présenté.

On était à la fin de 2011, au mois de novembre je crois. Tu avais affronté vaillamment les nombreuses séances de radiothérapie qu'on t'avait infligées à la suite de la première opération, tu n'avais pas perdu encore un seul de tes cheveux, tu allais si bien qu'on pouvait penser que tu t'étais tiré d'affaire. Certes tu ne pouvais pas parler, mais on savait que tôt ou tard tu retrouverais la maîtrise de tes cordes vocales. Tu avais repris ton travail aux éditions. Comme ton rôle consistait avant tout à écouter les autres, ton aphonie ne t'empêchait pas de recevoir du monde. Tu t'efforçais de temps en temps de dire un mot, mais il restait accroché au fond de ta gorge. Tu prononçais des mots informes, tu me faisais penser aux tentatives de communication des premiers hommes qui avaient précédé l'invention du langage. Tu as écrit le mot clarinette sur un bout de papier. J'ai fait le tour de ton bureau pour t'embrasser sur les deux joues, réaction qui t'a un peu surpris. J'étais en pleine euphorie (comme tu vois, je continue de militer pour l'extension de l'usage des mots grecs en français), c'est même à cet état que j'attribue la scène que j'ai entraperçue alors : j'ai imaginé que le mot clarinette me revenait à l'esprit dans un grand stade bondé, pendant la minute de silence observée par les spectateurs en hommage à un footballeur récemment mort sur le terrain. Je t'ai aussitôt raconté cette scène. Tu as noté sur le même papier : « C'est un beau titre, *La Minute de silence*. »

– *La Clarinette* aussi, t'ai-je fait remarquer.

Tu en es convenu en inclinant la tête. Ainsi je disposais déjà de deux titres pour un livre dont je n'avais pas encore la moindre idée. Est-ce que la mémoire était à tes yeux un bon sujet de roman ? Tu as récupéré le papier, où tu as ajouté en majuscules le prénom Paul. Je suis resté quelques instants interloqué car il ne me rappelait rien. Tu m'observais en souriant. Soudain je me suis souvenu d'un personnage à qui j'avais attribué ce nom et qui perdait totalement la mémoire au point d'oublier jusqu'aux traits de son propre visage. C'était un immigré né en Serbie qui exerçait en France le métier peu exaltant de représentant de commerce.

– Tu crois que je suis en train de devenir un personnage dont j'ai déjà raconté l'histoire ?

Tu as haussé les épaules. Le héros en question me ressemblait, bien sûr, je l'avais imaginé à l'époque où je m'étais le plus éloigné de la Grèce, où je craignais de perdre jusqu'à l'usage de ma langue maternelle. Mais j'avais depuis longtemps surmonté cette anxiété en écrivant tantôt en grec tantôt en français et en me traduisant dans les deux langues.

– Je suis sûr qu'il ne m'est jamais arrivé par le passé d'oublier un mot tel que clarinette.

Tu as ouvert ton agenda et tu m'as indiqué le nom et le portable d'un neurologue qui exerçait à la Pitié-Salpêtrière. Puis tu m'as posé, toujours par écrit, cette question : « *Tu as des nouvelles de Grèce* ? »

Je n'en avais pas vraiment : la Grèce n'était pas au cœur du roman que j'étais en train d'écrire. Il m'était à la fois impossible de ne pas évoquer la situation du pays, mon

narrateur étant grec, et impossible de m'y attarder : mon récit devait se dérouler pour l'essentiel dans le jardin du Luxembourg et s'achever dans le sous-sol parisien. J'avais mis à profit mon séjour en Grèce l'été précédent pour rassembler quelques renseignements sur la crise économique, mais je n'en avais pas étudié les causes, je ne m'étais pas approché non plus de ceux qui en souffraient le plus. J'avais pu néanmoins évoquer le mouvement de protestation des indignés d'Athènes contre la mainmise de la « troïka » – comme il est convenu d'appeler le groupe des inspecteurs représentant la Commission, la Banque centrale européenne et le Fonds monétaire international – sur le gouvernement grec, ainsi que la vague de suicides que les premières mesures d'austérité avaient déclenchée. L'influence croissante du parti néonazi Aube dorée me faisait songer à cette autre période douloureuse que le pays avait connue sous la dictature des colonels et que j'avais très peu commentée dans mes écrits malgré le rôle déterminant qu'elle avait joué dans ma vie : c'est ce régime en effet qui m'avait convaincu de m'installer à Paris à la fin des années 60. Je n'en ai parlé que longtemps après sa chute, dans mon sixième livre je crois, pour regretter de ne pas l'avoir fait plus tôt. Mes premiers romans, écrits en français, avaient un caractère plutôt joyeux : étais-je étourdi par la découverte de la vie parisienne ? À vingt ans et quelques j'étais davantage enclin à rire qu'à pleurer. Ce n'est qu'en renouant le dialogue avec ma langue maternelle, à laquelle j'avais pratiquement renoncé pendant dix ans, que j'eus la première fois les larmes aux yeux.

Le besoin de rentrer en Grèce que j'ai ressenti en

terminant ce roman était d'autant plus vif que l'insouciance dont j'avais fait preuve à l'époque des colonels continuait à me peser. Rien par ailleurs, comme je l'ai dit, ne me retenait à Paris : j'avais le sentiment d'en avoir fait le tour, surtout après avoir exploré ses fonds souterrains. Pas un instant donc je n'ai envisagé d'écrire ce livre en français. Il m'a fallu un certain temps pour réaliser que j'avais besoin de te parler et qu'il était absurde de m'adresser à toi dans une langue que tu ne pouvais comprendre. Le grec nous aurait éloignés l'un de l'autre, or je souhaitais me rapprocher le plus possible de toi, comme à la clinique Jeanne-Garnier, lorsque je t'avais pris dans mes bras pour t'aider à te redresser dans ton lit, ensuite à mettre les pieds par terre, t'en souviens-tu ? Et puis, si je dois prendre congé de la France, il me paraît plus élégant de le faire dans sa langue que dans la mienne. Me brouillerai-je aussi avec le français un jour ? Je ne compte pas me séparer du *Grand Robert* : je possède un deuxième exemplaire de ce dictionnaire, que j'ai installé dans ma bibliothèque à Athènes. Il connaît tant de mots grecs qu'il me paraît tout à fait heureux à cet endroit.

Tu n'aimais guère voyager, pourtant tu étais souvent venu en Grèce, parfois accompagné, souvent seul. Je me souviens de ton premier séjour : tu étais pressé de prendre des habitudes comme pour te consoler du dépaysement. Tu avais tout de suite adopté la pâtisserie Dolce (elle a

changé récemment de propriétaire et de nom), la brasserie La Citerne, le café italien Da Capo, un restaurant en bord de mer qui portait curieusement un nom anglais : Jimmy and the Fish. Tu lisais tous les matins les journaux français que tu te procurais toujours au même kiosque de la place de Colonaki : d'une certaine façon tu ne quittais jamais tout à fait Paris. Tu es resté fidèle à l'hôtel qui t'avait accueilli la première fois, le Saint-Georges sur le mont Lycabette : est-ce parce qu'il offre une vue imprenable sur le Parthénon ? L'Antiquité ne te fascinait guère. Tu avais bien consenti une fois à grimper sur le rocher de l'Acropole, mais c'était pour faire plaisir à tes plus jeunes fils. Hélas, le monument était fermé ce jour-là : tu n'avais été que moyennement déçu.

Tu connaissais aussi ma deuxième adresse sur la baie de Yannaki, au lieu dit Les Câpres, dans l'île de Tinos. Il y a effectivement beaucoup de câpriers qui poussent sur le promontoire rocheux où est bâtie ma maison. Là tu perdais forcément tous tes repères : il n'y a rien, hormis ces rochers qui ne sont fréquentés que par des chèvres. Tu passais le plus clair de ton temps à l'unique taverne de l'endroit, qui se trouve à cinq cents mètres de la maison, plantée au milieu de la plage. Je me souviens que tu t'impatientais parce que personne ne respectait l'heure que tu avais fixée pour le déjeuner, ni Maria qui était censée s'occuper de tes enfants et qui se réveillait longtemps après eux, ni tes enfants qui répugnaient à sortir de l'eau, ni moi qui avais des conversations bien trop longues à ton goût avec les autochtones, ni même le personnel de l'établissement : le poulet grillé que tu avais commandé pour midi quarante-cinq n'arrivait jamais

avant une heure trente. Tu me faisais songer à un chef de gare un jour de grève. Tu ne reprenais une vie à peu près normale qu'à la fin du jour : tu passais alors un nombre impressionnant de coups de téléphone qui t'occupaient jusqu'à tard dans la nuit. Tu te levais cependant avant moi : je te trouvais toujours sur la terrasse, installé devant la table de pierre, en train d'écrire dans un petit carnet Rhodia à reliure orange.

– Tu écris ?

– Je prends quelques notes, disais-tu.

J'écrivais aussi : j'avoue que j'étais passablement perturbé par ta présence. Sachant que tu serais mon premier lecteur, j'essayais d'anticiper ton jugement, je passais davantage de temps à me corriger qu'à écrire.

– Tu ne crois pas que tu as déjà développé cette idée ailleurs ? me soufflais-tu à l'oreille.

Je plongeais dans des abîmes de réflexion.

– Peut-être bien, admettais-je.

Pendant que tes pas résonnaient dans le couloir, j'effaçais à la gomme les quatre dernières lignes.

Je ne crois pas néanmoins que tu aies été malheureux à Tinos. J'en ai eu la confirmation en lisant ton dernier livre, où tu évoques la Calabre de tes vacances d'adolescent, ses plages et ses rochers : tu as composé ce texte alors que ton état empirait. L'horizon qui s'assombrissait t'a remis en mémoire les moments les plus lumineux de ta vie. Ton livre ressemble à un soleil radieux qui se lève au milieu de la nuit. Je suppose que Tinos devait te rappeler un peu la Calabre.

Tu avais été présent à une soirée donnée par l'ambassade de France à Athènes en mon honneur : tu avais été stupéfait

en reconnaissant parmi la foule des invités le cinéaste Jules Dassin à qui tu vouais une vive admiration.

– Mais c'est Jules Dassin ! ne cessais-tu de répéter. Le réalisateur des *Forbans de la nuit* !

Tu avais fini par lui parler. C'était un homme affable aux cheveux argentés qui avait renoncé au cinéma : il se consacrait entièrement à la tâche laissée inachevée par Mélina Mercouri, son épouse décédée, qui consistait à rapatrier en Grèce les hauts-reliefs des frontons du Parthénon exposés au British Museum.

– J'ai l'intuition que les Anglais ne les rendront jamais, t'avait-il confié.

– C'est un scandale ! avais-tu protesté avec force, comme si la restauration du Parthénon était le principal de tes soucis.

Peut-être ai-je déjà raconté cette anecdote quelque part, mais qui pourra me le dire désormais ?

Tu avais été curieux de connaître mes amis grecs : je te les avais présentés dans un restaurant de la rue de l'Université. J'avais eu l'agréable sensation ce soir-là que Paris et Athènes s'étaient singulièrement rapprochées, que mes deux vies ne faisaient plus qu'une. Nous avions surtout parlé en anglais. Un de mes amis, Yorgos, avait voulu s'assurer que tu serais vraiment présent à mes côtés si j'avais des ennuis en France.

– Bien sûr, avais-tu répondu.

Alors il s'était levé et t'avait serré dans ses bras. Vous découvriez un peu plus tard que vous étiez nés tous les deux un 3 mai, lui avec sept années d'avance sur toi. Il y avait aussi quelques femmes à ce dîner. Tu avais pris le téléphone de Pénélope.

Tu avais rencontré également mon éditrice, Magda. Elle voulait publier un de tes livres, celui que tu as consacré à ta mère. Elle m'avait même proposé d'assurer sa traduction, ce que j'avais accepté volontiers, malgré mon manque d'expérience : je n'avais jamais traduit que mes propres textes. Mais je te devais bien ça, n'est-ce pas ? À ma connaissance, un seul de tes romans avait été traduit en grec, un des tout premiers, *Affaires étrangères*, qui avait obtenu le prix Renaudot. Malheureusement Magda a dû renoncer à ses activités à la suite d'un accident vasculaire cérébral qui s'est produit à peu près au moment où tu as découvert le mal qui te rongeait. Elle a retrouvé peu à peu l'usage de ses membres, mais elle ne parle toujours pas. Elle reconnaît les gens, manifeste le plaisir qu'elle a à les voir, cependant toute conversation avec elle est impossible. Elle essaie de répondre aux questions qu'on lui pose, tente de formuler quelques mots, puis s'arrête brusquement, exaspérée : ses mots ne sont pas reconnaissables, elle parle une langue qui n'existe pas. Une fois cependant, quand je lui appris que son plus vieil auteur, âgé de quatre-vingts ans, avait une liaison avec une correctrice d'une cinquantaine d'années, elle a réagi comme elle l'aurait fait avant son accident. Elle a dit :

– Ah bon ?

Sachant que les langues étrangères activent une autre région du cerveau que la langue maternelle, j'ai tenté l'expérience de lui parler en français. Elle connaît bien cette langue, elle a vécu à Paris à l'époque de la dictature. J'ai bien eu l'impression qu'elle me comprenait mieux qu'en grec, toutefois elle n'a pas réussi à me répondre. Elle était retournée à Paris à l'occasion des obsèques

de Jorge Semprun qu'elle avait fait connaître en Grèce. Était-elle amoureuse de lui ? Elle a passé du temps assise sur un banc en face de sa maison. La veille de son départ elle a eu un malaise qui était peut-être un avertissement, mais elle n'en a pas tenu compte. Est-elle devenue une autre personne ? Elle dévore les pâtisseries avec une extraordinaire avidité, elle qui ne les aimait pas du tout avant. Elle continue cependant de fumer : son frère, qui vit avec elle et qui a repris la maison d'édition, consent à lui donner de temps en temps une cigarette. Quand il a le dos tourné, elle s'empare de son paquet et lui en vole une ou deux qu'elle glisse dans la poche de sa robe de chambre. Elle fait cela devant mes yeux : elle sait que je l'approuve. Elle ne se teint plus les cheveux, qui sont tout blancs.

– Magda n'est plus qu'un fantôme, m'a dit Arghyris, son frère.

L'accident de sa sœur l'a obligé à changer de vie : il était installé à Salonique et gagnait sa vie comme régisseur de théâtre. Peut-être réaliserai-je avec lui le projet de publier ton livre.

J'étais en Grèce à la fin de l'été 2011 quand, à la suite d'une grosse fièvre, tu as enfin accepté de passer cette radio des poumons que tu remettais depuis des années. Avais-tu quelque raison supplémentaire de l'appréhender en dehors du fait que tu fumais beaucoup ? J'avais subi le même examen deux ou trois mois plus tôt, non sans crainte naturellement : on m'avait détecté un emphysème. Mes poumons étaient apparemment dans un état pire que les tiens, je m'essoufflais au bout de quelques mètres, toussais comme un possédé, ce qui me paraissait bien

normal étant donné que ma vie de fumeur, comme ma vie tout court, comptait dix ans de plus que la tienne. Tu redoutais cependant plus que moi les endroits fermés où l'on risque de manquer d'air. Tu avais été choqué lorsque je t'avais annoncé mon intention d'explorer les anciennes carrières de Paris.

– Certains boyaux sont si exigus qu'il faut ramper pour les traverser, avais-je insisté pour t'épater.

Je n'avais réussi qu'à t'écœurer. Tu m'as donc appris la mauvaise nouvelle par téléphone. Tu as bien prononcé le mot « cancer », mais en le privant de son poids, d'une façon détachée. Tu voulais déjà te soustraire aux manifestations de compassion que suscite habituellement ce mal. Tu étais déterminé à guérir.

Ta résolution de ne plus fumer m'a davantage impressionné que le mot cancer. J'ai essayé d'imaginer ton bureau sans le paquet de cigarettes Merit qui était posé en permanence à côté du téléphone. Quand j'ai réussi à l'éliminer et que j'ai tourné les yeux vers toi, j'ai constaté qu'un inconnu était assis dans ton fauteuil. J'ai songé à la cartouche de Merit que je t'achetais à l'aéroport d'Athènes où elle coûtait moitié moins cher qu'à Paris. Qu'allais-je désormais t'apporter en rentrant de Grèce ? De l'huile d'olive, peut-être ? J'ai compris que je ne pourrais plus fumer devant toi. Est-ce que l'absence de fumée changerait quelque chose à nos conversations ?

J'ai gardé les yeux sur mon téléphone longtemps après la fin de la communication, comme si j'attendais un nouvel appel qui annulerait le précédent.

J'ai conservé le petit papier où tu avais griffonné quelques mots quand tu ne parlais pas. Je l'ai rangé,

plié en deux, dans mon portefeuille, derrière ma carte de séjour. Peut-être n'ai-je jamais demandé la nationalité française parce que je prévoyais que je finirais par rentrer en Grèce. Je consulte de temps en temps ce papier, il me rappelle que je me suis promis d'écrire un roman sur la mémoire et sur mon pays, qui pourrait s'intituler *Une minute de silence* ou bien *La Clarinette*. J'ai l'illusion que tu continues à te soucier de mon travail.

Tu ne songeais pas encore, au début de 2012, à écrire sur ta maladie. Ton aventure semblait terminée. Tu avais retrouvé ta voix, tu recommençais à sortir le soir. Nous dînions Chez Bébé, dans ton quartier, parfois tu traversais Paris pour venir à La Gauloise, avenue de La Motte-Picquet. Tu aimais bien cet établissement un peu provincial qu'affectionnait jadis François Mitterrand. Ses murs sont couverts de photos de célébrités. Nathalie nous attribuait habituellement une table un peu à l'écart, placée sous le portrait d'Alain Delon coiffé d'un panama. Quelques mois plus tard, quand ton état s'est aggravé et que tu as commencé à perdre tes cheveux, Olga, ta dernière compagne, t'a acheté un chapeau semblable. Nathalie était charmante. Je lui ai expliqué qui tu étais.

– Vous devriez le prendre en photo, c'est un grand écrivain !

De quoi parlions-nous ? Tu me soutenais que les deux gaillards blonds qui dînaient au bout de la salle étaient d'anciens footballeurs du CSK Moscou reconvertis dans l'espionnage industriel.

– Ils périront dans l'incendie d'une grange en Irlande, prévoyais-tu.

Tu m'as annoncé subitement que tu allais m'offrir un

nouveau matelas. Quand t'avais-je dit que je dormais mal sur le mien ? Tu as balayé mes objections.

– C'est important de bien dormir, as-tu conclu.

Un grand rideau rouge masquait le fond du restaurant : il me faisait penser à ta mère et à mon père puisqu'ils étaient tous les deux comédiens. « Nous sommes aussi des comédiens, me disais-je, à cette différence près que nous jouons nos propres textes. »

– Vous ne manquez de rien ? nous questionnait régulièrement Nathalie.

Tout allait pour le mieux. Mme Jardin, qui examinait mes artères tous les six mois dans un centre d'explorations vasculaires situé près du métro Argentine, était pleinement satisfaite de moi. J'avais abandonné depuis longtemps mes béquilles. Je les avais laissées dans la cour de mon immeuble, je les voyais de ma fenêtre du cinquième étage. Puis un jour elles ont disparu. J'avais pu descendre à quatre reprises dans les galeries des anciennes carrières. L'accès n'était pourtant pas facile : il fallait, après avoir soulevé un tampon de soixante-dix kilos, se glisser dans un puits profond de vingt mètres, au moyen de barreaux formant une sorte d'échelle. Bien entendu, je ne m'étais pas lancé seul dans ces expéditions, mais avec Gilles, un employé de la Ville de Paris qui ne travaille pas à l'inspection des carrières, mais qui passe néanmoins tout son temps libre dans le sous-sol, auquel il a consacré plusieurs ouvrages. C'est lui que les producteurs américains contactent en premier quand ils envisagent de tourner une scène dans les carrières. Il est le roi du Paris souterrain, un prince des ténèbres.

J'admets que j'avais du mal à le suivre dans les galeries.

Parfois je l'interrogeais au sujet d'une inscription gravée sur une paroi juste pour l'obliger à s'arrêter un instant. Nous portions tous les deux des lampes de mineurs sur le front et des bottes en caoutchouc. Le moindre de nos mouvements de tête faisait surgir du néant un autre banc de calcaire interminable, un autre tunnel sans fin, ou bien une rangée de piliers de contournement gros comme des troncs de vieux arbres. Je me figurais que j'étais à l'intérieur de ton corps et que je traquais le mal qui te rongeait. Mais je n'ai croisé aucune créature redoutable, pas même un rat. Cette constatation m'a rassuré, alors qu'elle aurait dû m'alarmer car c'est un lieu privé de vie.

J'avais déjà visité les carrières vingt ans auparavant, afin d'évoquer l'équipée des pensionnaires d'un cimetière parisien qui creusent des galeries en vue de s'évader par les couloirs du métro : mais cette première exploration, accomplie avec l'assistance de l'Inspection des carrières, avait été trop courte : j'avais besoin de mieux connaître le sous-sol pour écrire la fin de mon dernier livre.

À l'issue de ma dernière visite, lorsque j'ai retrouvé l'air libre en sortant d'une bouche d'égout boulevard Saint-Michel, je me suis senti très fier de moi. C'était un samedi après-midi. Je n'aurais pas été surpris si la foule des promeneurs m'avait acclamé, si elle m'avait porté à bout de bras jusqu'à la fontaine Saint-Michel où j'aurais pu me rafraîchir un peu. J'étais couvert de la tête aux pieds d'une boue blanchâtre. Je devais ressembler à une statue. Malheureusement les promeneurs m'ont à peine regardé. M'ont-ils pris pour un égoutier ? Une espèce de clochard ? Les promeneurs athéniens sont-ils plus attentifs à ce qui se passe autour d'eux ? Il me semble

néanmoins que la capacité d'indifférence des Parisiens est incomparable. Je n'étais pas loin de penser alors que l'achèvement de mon livre coïnciderait avec le terme de ma vie parisienne. Qu'y a-t-il d'autre à connaître d'une ville dont on a fini par percer l'aspect le plus secret ?

J'ai reçu le matelas une dizaine de jours après cette rencontre à La Gauloise. Il est très épais et très lourd : les livreurs ont eu toutes les peines du monde pour le monter jusqu'au cinquième étage, ensuite sur la mezzanine.

– Faites de beaux rêves, m'ont-ils dit en partant.

Ils ont emporté l'ancien. Je ne peux pas dire que je fais de meilleurs rêves qu'auparavant, mais je dors mieux assurément. Toutes les nuits je te retrouve dans mon lit.

– Qu'est-ce que tu fais là ? plaisanté-je.

Ton dernier livre est resté posé sur le coffre, à côté du lit, où je range mes sous-vêtements. Tu as commencé à l'écrire après ta deuxième opération qui t'a laissé une belle cicatrice au niveau du cervelet. Elle a eu lieu un 21 avril : c'est un jour maudit pour les Grecs car le coup d'État des colonels eut lieu à cette date. Ton opération a éveillé en moi le mauvais souvenir des blindés de l'armée en train de prendre possession des principales avenues d'Athènes. J'ai eu à nouveau très peur. Ton livre est enjoué pourtant. Tu retraces les étapes de ta maladie comme s'il ne s'agissait que d'une mauvaise farce. Tu affrontes le danger comme tous les héros, le sourire aux lèvres. On devine que tu serais très fâché si on s'apitoyait sur ton sort. C'est un récit écrit par un héros de roman. Le ton devient paradoxalement un peu plus grave quand tu restitues les moments les plus heureux de ta jeunesse, celui par exemple où tu plongeais dans la mer de Calabre

du haut d'un rocher de trente mètres pour éblouir une bande de jeunes filles en bikini. L'image qui me reste de ton texte est celle d'une magnifique gerbe d'eau soulevée par un plongeur audacieux et qui monte continuellement vers le ciel.

Cela s'appelle *Deux vies valent mieux qu'une* et c'est publié chez Flammarion. Il n'est pas différent de tes autres livres, il est toutefois le premier que j'ai eu du mal à terminer : je me suis arrêté quelques pages avant la fin. Je me suis donné un répit d'une semaine. Je devinais sans doute que c'était le dernier texte de toi que je lisais, qu'il n'y en aurait pas d'autre. Une nuit j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai lu la fin. Tu considérais l'écriture comme un jeu : oui, c'est un jeu, mais un peu particulier, où l'on pleure de temps en temps.

Nous ne nous sommes retrouvés qu'une seule fois à La Gauloise après ta deuxième opération. Nathalie t'a vu coiffé de ton panama. Elle a compris ce qui t'arrivait. Cette jeune femme qui te connaissait si peu est une des rares personnes avec qui j'ai envie de parler de toi. Elle nous a encore attribué la table sous le portrait de Delon. Mon fils Alexios est passé prendre un verre avec nous. Tu étais préoccupé par l'avenir de ta maison d'édition : tes assistantes qui prenaient désormais les décisions à ta place n'en faisaient plus qu'à leur tête.

Pendant une longue période nous ne nous sommes plus rencontrés que chez toi, rue Pierre-Sémard, ou à

l'hôpital. Qui était Pierre Sémard ? L'as-tu jamais su ? La rue qui porte son nom part du square Montholon et monte en pente douce vers le nord. Tu es tombé une fois dans cette rue, en heurtant un pavé mal enfoncé. Les médicaments qu'on t'administrait alors te faisaient apparemment plus de mal que de bien, minaient tes forces à vue d'œil. J'essayais d'évaluer le temps qui s'écoulait entre le moment où je sonnais à la porte de ton appartement et celui où tu venais m'ouvrir : j'avais l'impression que tu tardais de plus en plus à te manifester. Une fois cependant tu as ouvert sans me laisser le temps de sonner, comme pour dissiper mes craintes. Ton appartement était beaucoup trop grand pour toi tout seul : tu l'avais choisi initialement en vue d'accueillir Olga et son fils et d'héberger périodiquement tes propres enfants. Mais tu t'étais séparé d'Olga au bout d'un an, et tes enfants ne passaient plus que rarement la nuit chez toi. Toi-même tu l'occupais sans grande conviction, il était à peu près vide, tu paraissais même agacé par la longueur du trajet qu'il t'imposait quand tu voulais te rendre aux toilettes ou à la cuisine. Le salon n'était occupé en tout et pour tout que par deux modestes bibliothèques, un appareil de télévision, un fauteuil et un canapé rouge à deux places, aussi petit que celui que je possède rue Juge. Nous nous asseyions sur le canapé. De temps en temps je me levais et je parcourais l'espace de long en large, peut-être pour essayer de lui insuffler un peu de vie. Tes bibliothèques n'étaient pas trop chargées, on aurait dit des bibliothèques d'étudiant. Il n'y avait ni tes livres, ni ceux de tes auteurs. Il y avait en revanche un grand nombre de photos de tes enfants, prises en vacances pour la plupart : Gabriel, Dina,

Armand, Tom et Alphonse avaient l'air aussi insouciant que tu as pu l'être autrefois en Calabre. Mais c'est un autre cliché qui me fascinait, celui posé sur le marbre de la cheminée, devant la grande glace, un cliché très ancien en noir et blanc, où on te voyait en compagnie de quelques-uns de tes amis de l'époque dans une barque à fond plat, sur un étang. Il me rappelait notre première rencontre : tu avais sur la photo le même âge que lorsque je t'avais connu, à peine vingt ans je veux dire. En levant un peu les yeux, je te voyais encore, mais dans ton canapé : tu étais en train de consulter les messages que tu avais reçus sur ton portable. J'ai calculé que trente-huit ans séparaient ces deux images.

À vingt ans tu avais deux romans à ton actif, mais aucun encore en tant qu'éditeur. Tu venais d'être engagé chez Julliard comme conseiller. Le hasard a donc fait que le premier livre dont tu as obtenu la publication a été mon premier roman. Il faut croire que tu possédais déjà l'art de convaincre, car c'est le genre d'ouvrage qui aurait très bien pu rester au fond d'un tiroir. Je parle beaucoup de ce livre dans mon dernier roman pour me plaindre qu'il n'ait jamais été réédité : je cherche à faire rire à mes dépens comme aux dépens de tous les auteurs, qui sont comme tu le sais d'affreux râleurs. J'ai été stupéfait lorsque tu m'as annoncé que tu allais bel et bien le ressortir dans ta collection. Avais-tu pris pour argent comptant mes récriminations ? As-tu éprouvé de la nostalgie pour cette époque lointaine que perpétuait la photo sur la cheminée ? Le fait est qu'une de tes dernières initiatives d'éditeur fut une confirmation de la toute première. Je t'ai promis comme tu me l'as demandé que je ne changerais pas un